

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 43 [i.e. 44]

Artikel: La jambe à François : récit vaudois : dédié à mon ami Philippe Godet :
[suite]
Autor: Cerésole, Alfred / Godet, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204579>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'une haie de noisetiers, et je rentrais à la ferme. A quatre heures, je reportais le panier aux faucheurs, et nous prenions les « quatre-heures ». Le soir, on soupait à sept heures, on prenait le « pousseu » à neuf heures et nous allions nous coucher. Voilà tout.

— Et le lendemain ?

— Le lendemain ? Eh bien, c'était la même chose !

Paradoxe à part, ne trouvez-vous pas cette manière de villégiaturer préférable à celle des gens, réputés de bon sens, qui se chargent de malles, de valises, de boîtes à chapeaux, et de gare en gare, à travers les bousculades, s'en vont vivre quinze jours dans la fièvre des grands voyages ? Il y a quelque part, dans l'« Imitation de Jésus-Christ », à ce propos, une phrase bien profonde : « Pourquoi voyager, dit le saint auteur, puisque vous trouverez partout le » même ciel, les mêmes gens, la même terre et » les mêmes tristesses ? » Jacques qui n'a pas lu l'« Imitation », a deviné cela. Il passe, ô singularité, ses vacances à se reposer ! Mais, au moins, ne me demandez pas de quelles fatigues il se repose.

PAYSAN DU SEYON.

COUMEINT ANDRIEN LOU MONNA, ALEXIS DE L'ESPÉRANCE ET SALOMON BLOMBACH FONT ONNA PATZE.

COGNAITÈ VO Alexis de l'Espérance ? On lou nommè deince, parceque l'espeirè adi ; quand vint la piodze, espeirè apri lou bi teimps ; quand fâ ché, iespeirè la piodze ; quand ye fâ frâ, iespeirè lo tzaud ; quand ye fâ tzaud, iespeirè lou frâ, etc. Assebin restave avoué sa fenna, onna galeza dama dein onna balla carraie qu'on appelle l'Espérance.

Ye n'ein a min à li por cogneitre les tzévaux ; ne sè lèsse pas mettrè dedein per les juifs. Se n'ami Andrien, qui est monnâ, au bor dau lé eintre Velenava et Outs, on tot fin (ye ne sara pas monnâ sein çein), avai fauta d'on bon et fort tsévaou por son méti et coumeint qu'atrou ge veiant mi qué doux, ye l'écrit à Alexis de l'Espérance dé veni avoué li tsi Salomon Blombach por cheidre on bidet, et coumeint Salomon l'é on bon gaillâ, Andrien lei de deince, ein beivesseint on verrou por finir lou martzi :

— Te veinds bin tchai ton bidet ; se te ne rabats pas oquié, te lou laissou.

— Te ma vie ! Tiaple me prèle ! que cet verre il m'emboissonne si che ne fais bas le chuste brix, que lei dit Salomon.

2 FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

La Jambe à François.

RÉCIT VAUDOIS

par Alfred Cerésolo.

DÉDIÉ À MON AMI PHILIPPE GODET

CE n'était que trop vrai ; car quand ils m'ont soulevé pour me mettre sur le char, il semblait, en prenant ma jambe, qu'ils portaient un sac de noix, tant mes os étaient escarfaillés.

J'ai vite pris une bonne gorgée de vieux pour que le cœur n'aille pas me fausser la parade ; je me suis recommandé à Celui qui est le Maître, et Louis m'a vite entortillé la jambe avec des herbes fraîches, de la salette et du barboutzet. Sans ces bons soins, je crois bien que j'aurais été quasiment perdu ratiboisé.

Comme bien vous pouvez penser, la descente, dans ces dérupites et le long de ces chables, n'a pas été une partie de plaisir. A ce moment, je ne pensais plus aux oiseaux. Je n'entendais que mon corailon de Louis qui pleurait et ce sauvage de Hanz qui jurait après la jument.

— Oï, que l'ei fa Alexis, mâ por on tsévaou tchai, l'é on tsévaou tchai.

— Vi, ma foi, mais che veux on me goupe le tête, si c'est pas un pon pête, il n'a peur té rien.

— On vei bein que ti es Israëlisse coumeint cique qu'étaï chu lou bateau à vapeu avoué Jonâ, chu la mer rodze, quand n'a baleinna fa-sei peintzi lou bateau, lou capitaine lei a lanci onna trabllia, pou l'éterti ; la baleinna avala la trabllia, ye lei tzampa apri on tabouret que la balleina avala assebin ; enfin on lei a tzampa des oranges por l'eintreteni on momeint, ye la medzi ti liau fruits. Enfin dé comptou lei an lanci on villiou juif célibatairou que n'étaï pas damadzou et que la baleinna medze assebin. Coumeint ci bougrou dé gros pesson risquavé adi de feiré bétécula lou bateau, Jonâ qu'éta on brav'hommou, sè dévoué et chauté dein la mer ! La baleinna l'avalé assebin coumeint vò l'ai ti lié dein la Bibla.

Einfen on finné per io on arai d't coumeinci ; les ovra dau bateau à vapeu an pèti la baleinna avoué on gros hameçon, l'an aveitaïé chu lou navire et lan achommaïe.

Coumeint on vollhiavé ein fèrè boutzéri, on lei a overt lou veintrou et devena vò, me n'ami Salomon, cein que l'on a trôva dein ci veintrou ?

— Non ma foi, che sais bas.

— On a trova lou juif qu'étaï asseta chu lou tabouret devant la trabllia que veinda lès oranges à Jonas !

— Eh pien Andrien, sais tu bourquoi, il ètre un chuiif errant par le monde ?

— Ma fei na, que fâ lou monnâ.

— Eh pien, les chuiifs ils ont voulu chercher un meunier qui ne soit pas voleur, alors ils ont envoyé un des leurs pour tâcher de trouver un meunier brave, et le chuiif il cherche encore, et il veut encore longtemps chercher !

Ma fei Andrien étaï bein prou eimbêta, mâ coumeint Andrien, Alexis et Salomon étan des bons lulus, ye sè mettant ti à riré dé la farça. Ye l'an ancora bu on demi de bon novi et l'an fini lou martzi à l'amiaïblou et sè san quitta bons amis.

MÉRINE.

Est-ce assez clair ? — Un superbe placard, découvert sur la devanture d'une boutique :

Fermé pour cause de réouverture.

La précaution forcée. — Quand je sors le soir, disait à un ami M. K^{er}, je prends toujours un « nerf de bœuf ».

— Parbleu, tu ne pourrais guère faire autrement.

A midi, on fut dans la cour... Matin ! Quand je vis venir en bas les escaliers, à ma rencontre, ma brave Henriette et mes petits, ma foi ! il n'y a pas... il n'y a pas de carabiniers qui fasse, les larmes m'ont jiclé dehors.

— Mon François ! mon pauvre François ! crie ma femme en pleurant, qu'as-tu attrapé ?

— La jambe est frou, ma pauvre amie ; mais le cœur n'a rien de mal.

— Oh ! mon Dieu !

— C'est encore du bonheur que je n'aie pas été assommé... Portez-moi vite sur le lit.

Pendant que les larmes de ma brave Henriette me tombaient quatre à quatre sur le gilet, ils m'ont porté dans ma chambre.

— M'y voici pour un moment ! que je leur fais... C'est égal, soumettons-nous. A la garde de Dieu !

— Oh ! nous allons bien te soigner, dit Henriette en m'embrassant.

— Nous saurons tous te cocoller, dirent les petits.

— Voici le docteur ! dit Louis en entrant.

— Vite la casse auparavant ! je meurs de soif !...

Au bout d'une minute, le temps de vite remettre les meubles en place et d'arranger bien le lit, voici le médecin ! Ce brave docteur, je l'aimais comme un père, car c'était un de ces bons vieux médecins de campagne, dévoué de jour et de nuit, et que chacun portait sur son cœur. Rien qu'à le voir arriver dans une famille, il semblait que le courage reprenait à chacun, tant il avait de gâté, de savoir

Souvenirs et glanures.

Quand j'étais petit, je n'étais pas toujours très sage — on le disait au moins, — or, un de ces jours néfastes, ma bonne tante qui m'avait bien grondé termina par m'embrasser. Je m'en fus alors vers ma mère et lui dis :

— Oh maman, un baiser fait passer le goût de la dent-de-lion.

*

Un enfant voit passer un prêtre et s'écrie :

— Vois-tu, maman, c'est l'oncle en haut et tante en bas. D.

LES MAÎTRES D'ÉCOLE JUIFS

A YVERDON

UN journal d'Allemagne, la *Gazette de Voss*, a publié dernièrement une lettre inédite de Pestalozzi, où se dépeint bien le caractère du grand éducateur et qui montre en même temps les difficultés matérielles dans lesquelles il se débattait. Elle date de 1813. A cette époque, les jeunes pédagogues se rendaient d'un peu partout à Yverdon, auprès du maître, pour achever de se former. Suivant cet exemple, la communauté israélite de Hameln avait envoyé son maître d'école dans la cité de Pestalozzi, non sans l'avoir pourvu de lettres d'introduction, dont une du professeur Michaëlis, de l'Université de Tubingue, lui-même enfant de Hameln. Pestalozzi répondit à ce dernier par la missive que voici :

Yverdon, ce 20 août 1813.

Monsieur le professeur Michaëlis,
à Tubingue.

Monsieur,

M. Gerber, ci-devant maître d'école à Hameln, est ici depuis deux jours. Il m'a remis votre lettre de recommandation, ainsi qu'une autre de M. de Wangenheim. Je suis heureux de voir qu'une nation si fort malmenée depuis tant de siècles ait conservé son caractère propre et donne des preuves aussi indéniables de sa vitalité, de même que de son intérêt pour la cause de l'éducation ; aussi suis-je tout disposé à former quelques maîtres d'école israélites.

Je ne puis naturellement vous donner encore mon jugement sur M. Gerber. Il faut pour cela que je l'observe à loisir dans son enseignement, dans ses études et dans toute sa conduite. Je crois pouvoir dire cependant sans me tromper qu'il ne manque ni d'intelligence, ni du désir de s'instruire. En attendant d'en savoir davantage, ayez la bonté, monsieur, d'écrire à M. Jacobson pour qu'il lui accorde les secours néces-

et de jolies attentions. En tous cas, il ne ressemblerait pas à certains de ces petits figolets de ville qui font leurs incrédules, leurs fendants et leurs marchands d'embarras. Notre vieux docteur d'alors était tout simple ; il ne voulait rien de ces manières, et jusqu'à son dernier jour (il est mort en 1870 et il avait pris les deux sept), il est resté le même, tout brave et bon enfant.

Ma fiste ! quand il a vu ma jambe en cet état, toute laide et démanquillonnée, il a hoché la tête avec un air de circonstance que je n'ai que trop compris.

— Croyez-vous que je veuille m'en ravoïr ? que je lui fais.

— Il faudra prendre tout notre courage, mon cher François, et faire nos adieux à cette jambe.

— A vos ordres, docteur ! On est là... J'ai pleine confiance... Quand vous voudrez.

Et le voilà qui fait tout préparer : des linges, de l'eau, sa trousse, ses outils. Ce n'était pas joli à voir, allez toujours. N'importe ! En moins de rien, l'affaire de retrousser ses manches, de faire tirer le lit, les rideaux, il se met en route... Ah ! pauvres amis ! Quand il est arrivé à l'os, au grand os, il lui a fallu un moment. Étaï-ce l'âge, la chaleur, l'émotion ? Bref ! il a fait long, rude long. D'abord il a commencé à scier à un endroit, ensuite il a repris à un autre. Ah ! tonnerre de scie ! Quand j'y repense, toute ma vie j'entendrai cette musique infernale qui me secouait le cerveau et m'ébranlait ma

saires à son entretien ici. Vous vous doutez bien que mes moyens ne me permettent pas de le garder pour rien. Tout ce que je puis faire, c'est de lui donner le vivre, le couvert et l'instruction moyennant 26 louis d'or et 20 francs de Suisse par année. Il faudrait en outre qu'il fût pourvu à ses autres besoins. D'autres adultes paient 30 louis, et cette somme suffit à peine aux charges de ma maison, tant nous sommes écrasés en Suisse, depuis quelques années, par la cherté croissante de toutes les choses de la vie.

M. Gerber m'est arrivé ici presque sans un liard en poche, ayant prêté — sans risques, je le souhaite — quatre louis à un Israélite de Mulhouse. Je le nourris gratuitement pour le moment. Il n'aura donc pas à faire de grosses dépenses jusqu'à ce qu'il sache à quoi s'en tenir sur la libéralité des philanthropes qui s'intéressent à sa personne et au noble but qu'il poursuit. Faites, monsieur, je vous en prie, tout ce que vous pourrez pour hâter cette affaire, afin qu'il ne se berce pas d'un faux espoir, afin aussi de ne pas me contraindre à un sacrifice plus grand que ne me le permet ma situation.

Je me porte bien, Dieu merci, et me sens un regain de forces pour ma tâche d'éducateur. Mon ami Niederer, momentanément absent, est en bonne santé, lui aussi. Nous espérons tous deux que nos efforts seront profitables à l'humanité.

Je vous sais gré infiniment de votre bienveillante sympathie et vous prie, monsieur, de continuer à m'accorder une petite place dans votre souvenir.

Votre dévoué,
PESTALOZZI.

LES BÊTES AU TRIBUNAL

Au moyen-âge, les animaux qui causaient quelque dommage à l'homme étaient cités en justice, jugés et condamnés selon toutes les formes.

De 1120 à 1741, on a constaté une centaine de condamnations à mort et d'excommunications prononcées contre la gent animale, depuis l'âne jusqu'à l'innocente sauterelle.

Les bêtes pouvaient être traduites en justice individuellement pour des faits isolés ou citées en bloc pour les dommages occasionnés à la population par la manière de vivre de l'espèce incriminée.

Les plus fréquents des méfaits isolés retenus par l'accusation sont des blessures faites par un animal domestique et ayant ou non causé mort d'homme. Les animaux étaient également pu-

pauvre jambe... Une heure après, je la vis étendue sur la table...

Ma pauvre jambe! que je me dis, fidèle amie, adieu! Respect pour tes services! Dans la terre où l'on va te porter avant moi, repose en paix! Le reste suivra bientôt.

La nuit fut bonne. Le lendemain, Henriette et Louis vinrent me demander où je désirais que cette jambe soit enterrée.

— Eh bien! qu'en sais-je, moi? Faites voir d'abord une bonne boîte; mettez-y des fleurs; puis, sur le couvercle, vous écrirez mon nom, la date et un mot d'amitié: « Respect et honneur à une fidèle servante! » Pour l'endroit à choisir, allez creuser un trou au bas du pré, sous le grand poirier, au bord de la route. Quand vous aurez recouvert cette petite bière, vous planterez quelque chose: prenez le joli rosier du bout du jardin.

Ainsi fut fait.

Au bout de trois mois, grâce à Dieu et grâce aux soins de mon brave docteur, je pus me mettre de pointe comme il faut et essayer ma première jambe de bois. Si j'étais triste d'une façon, je fus bien content de l'autre. Quand je fus droit, bien habillé, le pasteur qui m'avait bravement visité me fit un bout de prière et me lut mon psaume: le 103. Appuyé sur son bras d'un côté, et sur une canne de l'autre, je redescendis pour la première fois l'escalier.

nis comme complices des usages contre nature ou pour avoir violé les lois d'icelle. Un infortuné coq suisse, considéré sans doute comme coupable de sorcellerie, fut jugé, condamné et brûlé vif à Bâle, en 1749, pour « s'être permis de pondre lui-même un œuf ».

Pendant l'instruction du procès, les bêtes étaient « mises en état d'arrestation » et leur nourriture figurait dans les frais.

Certaines espèces, avons-nous dit, pouvaient être jugées et condamnées en masse. Les rats, les hannetons, les chenilles, les limaces, les sauterelles et autres insectes, grands destructeurs de récoltes, de même que les oiseaux ou les poissons connurent maintes fois les rigueurs de la loi.

Tous ces procès étaient plaqués avec solennité; on y déployait un grand luxe de mise en scène et de formalités de procédure, de plaidoyers, de répliques, d'expertises, de contre-expertises, etc., etc. En 1836, une truie ayant déchiré le visage et les bras d'un manufacturier, fut condamnée à être mutilée de la même manière. Quand l'animal fut mené sur le lieu du supplice, il était accourré d'une veste, d'un haut-de-chausse et de gants, et, afin que l'illusion fût plus complète, il portait sur la tête un masque représentant une figure humaine. Des gants étaient fournis au bourreau pour lui éviter un contact immédiat avec l'accusé.

Un enfant ayant été mangé par un troupeau de porcs, tous les coupables furent pendus.

L'habitude d'exécuter les animaux en grande pompe a survécu de beaucoup au moyen-âge. En Lorraine, bien des personnes se souvenaient encore, à la fin du siècle dernier, d'avoir assisté à des exécutions solennelles de chats. On dressait, sur la place du Marché, des bûchers sur lesquels on plaçait des cages renfermant chacune un de ces animaux. Le clergé et les principaux fonctionnaires de la ville assistaient à ces holocaustes.

Les procès intentés à toute une espèce animale sont les plus nombreux et les plus intéressants. Ils étaient surtout de la compétence des tribunaux ecclésiastiques. Les animaux étaient alors condamnés à être maudits ou excommuniés.

On reconnaissait aux animaux le droit à la vie, à la nourriture et au soleil, mais on les priait, en même temps, de sortir des cantons qu'ils désolaient et de se réfugier dans ceux où ils ne pourraient nuire à personne. Cette prière demeurant sans effet, on leur intimait l'ordre de vider, en quelques jours ou en quelques heu-

En vérité, il n'y avait pas de quoi être fier avec cette jambe de bois de tilleul! Clopin-clopant, j'arrive au jardin. Quand je revis de nouveau le soleil et les fleurs, mon cœur et ma tête firent de telles gambades que je croyais m'évanouir.

— Il nous faut aller voir jusqu'à l'endroit où ils ont mis ma jambe! que je dis au ministre.

Et, bras dessus bras dessous, on fit la parade à nous deux. Pas besoin de dire que nous n'avons culbuté personne... Quand je vis ce pauvre petit tertre, qui semblait fait pour un enfant, quand je vis ce rosier en fleurs, lorsque là j'ai entendu le pasteur, — un ami aussi celui-là, — me dire, pour m'encourager, de ces raisons qui vous restent, j'ai essuyé, je ne vous le cache pas, une larmette qui m'a fait du bien. Je me suis dit souvent, dès lors, à propos de ça, qu'il suffit souvent d'un seul mot dit au bon endroit pour vous remettre. Quant à notre pasteur, il savait toujours où le trouver. Il faut dire que c'était un homme de sorte et de piété, que sa paroisse, il la menait bien et qu'il la tenait, pour ainsi dire, à bras tendu.

Ce soir-là, pour fêter ma première sortie, on fut à dîner tous ensemble. Ma chère Henriette nous fit un gala d'extra avec une bonne soupe pleine de jolis gremailons à la farine, des greubons, des schnitz, du jambon, etc., sans compter des beignets pour le dessert. Ce fut mon corailon de Louis qui but à ma santé. Quant à Hanz, adieu!

res, le territoire infesté. En 1587, les habitants de Saint-Julien offrirent une pièce de terre de deux hectares et demi « de laquelle les sieurs avocat et procureur d'iceux animaux se vœulent contenter ». Ils se réservaient le passage à travers ce terrain et proposèrent de faire immédiatement, en faveur des insectes, un contrat de cession « en bonne forme et valable à perpétuité ». Le procureur des insectes déclara que le terrain cédé à ses clients était stérile et qu'ils n'y pouvaient vivre. On nomma alors des experts, et les choses traînèrent en longueur.

Vingt-deux pays en cinq vers. — Pour fixer dans la mémoire de ses élèves les noms des vingt-deux cantons, un magister villageois arrangeait ainsi ces noms :

Argovie et Fribourg, Bâle, Soleure et Berne, Genève, Uri, Glaris, les Grisons et Lucerne, Zoug, Schaffhouse, Zurich, St-Gall, Vaud, Neuchâtel, Thurgovie, Unterwald, le Valais, Appenzell, Le Tessin et Schwytz, tous fiers du nom de Tell.

La semaine-atractions.

Théâtre. — Enfin, demain dimanche, commencent les matinées. On les attendait avec impatience dans tout le canton. Il faut habiter Lausanne pour pouvoir aller aux représentations du soir; or, tous les Vaudois ne sont pas à la capitale. Et puis, il y a aussi les Lausannois qui n'aiment pas se coucher tard. Demain donc, après midi, M. Bonarel nous donnera *L'Espionne*, de Sardou. Le soir, à 8 heures, *Les Deux Madame Delaue*, une pièce toute de sentiment, et *La Carotte*, un éclat de rire. — Mardi, un joyeux vaudeville, *Francs-Maçons*!

Le *Kursaal*, lui aussi, donne des matinées, le dimanche; elles sont très courues. Il faut bien dire qu'avec les spectacles qu'offre M. Tapie, on ne peut résister à l'invite. Tout y est, la variété et la qualité; c'est-à-dire les deux principaux garants d'une agréable après-midi ou soirée. Il est des personnes qui ne demandent que cela. On les comprend.

D'ailleurs, ce ne sont pas les occasions de distraction qui manquent, à Lausanne. Le *Théâtre du Peuple* vient à peine de terminer la brillante série des représentations de *Légionnaire par vengeance*, qu'il monte déjà un nouveau spectacle. Mardi prochain, il nous donnera *Le Duel*, de Lavedan, et un lever de rideau *L'Article 330*, de G. Courteline.



Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

bonjour! depuis deux mois il était loin. Il avait reçu son congé.

Maintenant, ce n'est pas le tout que ça!... Quinze années se passent. Qu'arriva-t-il? Ensuite d'affaires de famille et d'un partage, voici que le pré où j'avais fait enterrer ma jambe passe en d'autres mains.

— Matin! que je dis à mes enfants, les voisins auront bien le pré d'en bas, puisqu'il leur revient, mais jamais de la vie je ne leur laisserai ma jambe ni mon rosier. Louis! tu viendras demain matin avec moi. Tu prendras la pioche et la pelle, et nous transvaserons tout le commerce.

Ça y est!... c'était un mardi, le jour de la foire, vers les neuf heures. On se mit à arracher le rosier et à soigner ses racines. En creusant plus profond, voici, sur un débris de planche pourrie, un petit morceau de papier. On y lisait encore ce seul mot: « Respect... » Ça me donna un coup, mais un coup que je ne saurais dire. A ce moment, je revis tout ce qui s'était passé il y a quinze ans. Je revis mes belles années, alors que je pouvais courir partout où je voulais... Avec un nouveau coup de pioche, voici des petits os qui se montrent! c'était mon pied qui revoyait la lumière! Voici ensuite le reste: les tibias, — comme disait le docteur, — la rotule et enfin le gros os... Ma parole, on y distinguait encore la trace de la scie! On voyait l'endroit où mon brave chirurgien avait d'abord commencé, puis où il s'était repris pour s'emmoder ensuite pour de bon...

(A suivre.)